

---

## Bulletin National de l'Enseignement primaire. N° 9. Novembre 1943.

**Numéro d'inventaire** : 2001.00916

**Type de document** : texte ou document administratif

**Éditeur** : Etat Français. Ministère de l'Education Nationale. (Paris)

**Imprimeur** : Imprimerie Nationale, Paris

**Date de création** : 1943

**Description** : Brochure grand format de couleur beige.

**Mesures** : hauteur : 265 mm ; largeur : 215 mm

**Notes** : Imprimerie Nationale 27, rue de la Convention Paris 15e / Circulaire en date du 1er septembre 1943 relative aux livres interdits dans les bibliothèques. Liste des manuels scolaires français interdits

**Mots-clés** : Textes normatifs relatifs à l'enseignement en France (législation, débats, BO)  
Formation initiale et continue des maîtres (y compris conférences pédagogiques)

**Autres descriptions** : Langue : Français

Nombre de pages : 64

ÉTAT FRANÇAIS

MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE

BULLETIN NATIONAL

DE

L'ENSEIGNEMENT PRIMAIRE

N° 9

Novembre 1943

PARIS

IMPRIMERIE NATIONALE

1943

## DÉFENSE DE LA BEAUTÉ FRANÇAISE

LES hommes, par un singulier paradoxe, ne commencèrent à enlaidir la nature qu'au moment où ils affectèrent d'en découvrir la beauté. Que les anciens aient compris la grandeur et senti la grâce des paysages, certains vers d'Homère ou de Théocrite, de Virgile ou d'Horace suffirent à le prouver. Le Moyen-Age, le xvi<sup>e</sup> et le xvii<sup>e</sup> siècles n'ignorèrent pas, quoi qu'on en ait dit, les plaisirs que causent les beaux paysages. Les contemporains de Poussin ou de La Fontaine n'étaient pas insensibles à l'émotion que provoque le spectacle de la nature, d'une nature, il est vrai, animée par des personnages ou soumise à l'ordre humain. Le jardin à la française semblait le modèle d'une nature qui acceptait la discipline de l'art, comme la Société celle du souverain et l'individu celle de la religion ou de la raison. Le xviii<sup>e</sup> siècle crut découvrir, si l'on peut parodier Spinoza, la nature naturelle, qu'avaient déjà représentée les miniaturistes du xv<sup>e</sup> siècle et les Hollandais du xvii<sup>e</sup> siècle. Il créa les jardins anglais; après M. de Haller, Gessner et Rousseau, il chanta la montagne, admira les tempêtes de Vernet, de Lacroix ou de Bernardin de Saint-Pierre; après les lakistes anglais, erra parmi les landes, et le romantisme naissant accompagna M. de Châteaubriand aux rives du Mississipi, aux étendues désolées et lumineuses de la campagne romaine. Le xix<sup>e</sup> siècle, comme le baron Taylor, accomplit un voyage pittoresque à travers la France. Nos auteurs, nos lithographes, nos peintres décrivent la Bretagne ou le Berry, l'Auvergne ou la Provence.

Hélas! le jour où les contemporains du Duc de Morny et de Boudin fréquentaient Trouville, ceux de l'Impératrice Eugénie Biarritz et Vichy, où chaque citadin se serait cru déshonoré d'être vu durant la canicule, en sa demeure urbaine, le jour où se multiplièrent les stations estivales, la France s'enlaidit. Toutes les maisons du xvii<sup>e</sup> ou du xviii<sup>e</sup> siècle n'étaient pas belles, mais jamais, ou rarement, elles déparaient un paysage. Peu fréquents étaient les châteaux comme celui de Hercule de Rohan à Rochefort, que raille Tallemant des Réaux et qui était «le bâtiment le plus extravagant qui fut jamais. C'était un château de cartes, tout plein de petites tourelles, de lanternes, d'échauguettes, de petites plates-formes; il n'y a rien d'à-propos que les cornes qu'on y voit partout et qui lui conviennent à plus d'un titre, car il était grand veneur de France».

Quel charme avaient les humbles maisons de chez nous, simples en leur plan, modestes en leur façade, construites, avec des matériaux de la carrière voisine, par un maître-maçon, qui ne se parait pas encore du titre d'architecte et qui ne prétendait pas attirer la clientèle par d'aguichantes enjolivures! Le xix<sup>e</sup> siècle inventa la «Villa», ce bibelot compliqué, tout hérissé de toits qui s'imbriquent les uns dans les autres, forment des noues et projettent des épis, tout luisant de cabochons en faïence, tout bigarré de matériaux insolites, tout vêtu de gentillesses décoratives. Les banlieues, les hideuses banlieues de Paris et des grandes villes, entassèrent toutes les villas «Mon rêve», «Ça me suffit», «le Home», devinrent d'immenses et dérisoires Musées des horreurs et prouvèrent, contrairement à l'avis de Diderot et des optimistes du xviii<sup>e</sup> siècle, que le mauvais goût est la chose du monde la plus répandue.

Ces banlieues furent séparées des villes mêmes par les zones où, bâtarde de la pauvreté et du bricolage, semblaient trébucher au moindre vent les masures, baraques faites de vieilles planches rapetassées avec des plaques de fer blanc, repriseses avec des boîtes de sardines, coiffées de papier

goudronné ou de tôle rouillée, cités de biffins, cours des miracles sans mystère qui semblaient écloses, dans une gigantesque poubelle.

Et ce furent les maisons ouvrières, les tristes coronas, tous identiques, alignés, parallèles, et moroses aussi noirs que les crassiers voisins, où le travailleur anonyme perdait toute individualité et toute joie. Ce furent les lotissements de 1920, poussés comme des champignons dans la fange sans voirie; ce furent les maisons de campagne prétentieuses et insolentes, qui détonnent parmi les harmonieux châteaux des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, parmi nos braves demeures paysannes; ce furent les villas des plages et de la montagne, décors pour le troisième acte de quelque Georges Ohnet, joué dans un kursaal de sixième ordre.

Des architectes, qui cachaient leur ignorance sous ce titre usurpé, imaginèrent les fausses villas normandes avec leurs pans de bois simulés, les fausses maisons basques, puis, lorsque la mode fut à l'architecture moderne, implantèrent, au sud comme au nord, à l'ouest comme à l'est, le cube standard qui semblait avoir été expédié par un grand magasin de confection architecturale, par un prisunic du bâtiment, franco de port et d'emballage.

Les villes, dont les municipalités étaient formées de tous les clients de ces pseudo-architectes, ne voulurent pas être rétrogrades : elles commandèrent des hôtels de ville, des tribunaux, des halles qui furent en harmonie avec ces maisons. Dans tel petit village alpin, la mairie était installée dans une bonne vieille maison, charmante sous son grand toit, bien assise sur ses fondations de granit; elle faisait face à l'église et à la fontaine; elle fermait la place. On l'abattit, on aménagea une promenade et l'on éleva non loin de là un hôtel de ville à clochetons, tout peinturluré de marron administratif. Et que dire des théâtres, des salles du peuple, des bourses du travail? Les Administrations elles-mêmes ne reculèrent pas devant les pires méfaits; je pourrais citer un hôtel des postes qui offense la vue d'une des plus célèbres cathédrales de France.

Les monuments commémoratifs sont souvent le déshonneur d'une ville. Comment tolérer le *Jules Ferry* des Tuileries, le *Musset* de la place du Théâtre Français, le *Serpolet* de Neuilly et tant d'autres élucubrations de statuaires parfois chevronnés dans les salons! Comment ne pas déplorer certains monuments aux morts qui se dressent sur les places de nos villages, de ces poilus lanceurs de grenades ou porteurs de fusil, fournis par des fabricants à la grosse.

Les progrès de l'industrie, le désir de fabriquer à bon marché déterminèrent l'apparition de matériaux nouveaux. Au lieu des bonnes vieilles tuiles de chez nous, façonnées par la main de l'ouvrier, si belles en leur irrégularité, tuiles plates de Beauvais qui coiffaient de leurs tons rouillés nos briques et nos pierres, tuiles romaines de notre midi, au lieu des ardoises, de toutes les ardoises de France, ardoises bleues d'Angers, ardoises noires des Ardennes, ardoises blanches de Morzine, au lieu de bardeaux, des essentes ou des anselles en bois qui, dans nos Alpes, semblent sur les toits des rejets de la forêt voisine, voici que toutes les maisons reçurent uniformément la couverture économique, sèche, criarde, offensante, la tuile mécanique, et les villages de France cessèrent de composer avec la nature un harmonieux ensemble; comme disent les peintres, ils vinrent en avant; ils résonnèrent dans le paysage comme une injure vulgaire.

Et ce n'est pas tout : pour enlaidir notre pauvre pays, il se trouva des ingénieurs qui bâtirent des usines sans se soucier du lieu où ils les installaient, des formes qu'ils leur donnaient. Des cheminées coupèrent de leur verticale la belle ligne de la terrasse de Saint-Germain, firent point de vue au Parc de Saint-Cloud; de grandes bâtisses prétendirent servir de vis-à-vis au château de Versailles. Tout autour de Paris, des îles de la Seine, où, vers 1885, Seurat conduisait encore ses promeneurs domi-

